

Jean Oury
Le corps et la psychose

Séminaire tenu à la faculté de Jussieu, 15 janvier 1976

Ça m'embarrasse beaucoup de parler du corps et de la psychose par le sujet lui-même, ça met en question forcément ce que l'on pourrait appeler modestement son propre corps, mais par rapport à quoi, à qui ? C'est vite fait de dire « la psychose » et encore plus vite fait de dire « mon propre corps ». Alors, peut-être qu'on pourrait aujourd'hui situer simplement quelques thèmes, quitte à les développer partiellement : il est évident qu'on ne peut pas espérer traiter d'une façon exhaustive des problèmes complexes comme celui-ci.

Ça va être aujourd'hui seulement quelques flashes. Je situais, à l'instant, les rapports qu'il peut y avoir entre le corps et autre chose. Pour simplifier et compliquer à la fois (le plus simple, c'est souvent le plus inatteignable, le plus complexe), on pourrait situer le problème que l'on va étudier. Si on peut étudier quelque chose, par petits bouts, par bribes et morceaux, afin de décrire un certain espace, celui de la schizophrénie.

Pour simplifier donc, on pourrait dire que ce qui est en question, ce sont les rapports du corps avec le réel. Je suppose que vous connaissez la distinction introduite déjà depuis 20 ans par Lacan, entre le réel et la réalité.

Cela peut paraître paradoxal de vouloir parler du corps, mais la parole, c'est quand même quelque chose qui a à voir avec le corps, on pourrait même dire qu'il suffit de parler pour que ça modifie quelque chose de l'ordre du corps...

Dans une sorte de congrès-forum qui a eu lieu au mois de novembre à Milan, (quelques-uns d'entre vous ont peut-être participé), il y avait, dans une salle trop petite et surchauffée, un exposé de Tosquelles. Je cite Tosquelles, François Tosquelles. Il faisait un exposé assez spontané dans cette salle surchauffée, et il a prononcé une phrase qui m'a vraiment frappé et que j'ai notée : « le corps transfiguré par le langage des autres », disant que la plupart des gens confondaient la Pentecôte avec toute une série d'autres cérémonies, qu'on pourrait stigmatiser sous le nom de « Tour de Babel ». Il ne s'agit pas de la Tour de Babel, il s'agit du langage des autres. Cette phrase de Tosquelles, ça m'a réjoui beaucoup, ça a été quelque chose de l'ordre de la jouissance. On ne peut d'ailleurs pas parler du corps sans parler de la jouissance, mais il ne s'agit pas non plus de parler de la jouissance, parce que vous penseriez : pourquoi ne parle-t-il pas du corps ? Ça m'a fait quelque chose cette phrase, le sens même de cette phrase qu'il a dite, le langage des autres modifie, fait une configuration toute autre au niveau du corps. Ça peut sembler une image poétique, mais cela correspond, scientifiquement, au problème dont il s'agit, aussi bien dans l'analyse des psychoses que dans la vie quotidienne de tout le monde. On sait bien, par exemple, qu'il y a des gens plus ou moins sensibles, pour certains lorsqu'on leur fait une réflexion sur un certain ton, c'est, des fois, plus le ton qui compte que le contenu ; cela les met dans un état moribond, prêt à crever, ça se marque visiblement, sur leur tête :

eh bien ! Qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Quelle gueule tu as ! Qu'est-ce qui s'est passé ? – oh ! il ne s'est rien passé, j'ai simplement rencontré un type qui m'a dit ça. Et des fois, il faut plusieurs jours sinon plusieurs semaines pour se remettre d'un truc pareil.

Si on faisait une coupe histologique du corps, on verrait des modifications de toutes sortes, dites « organiques » ! Il faut dire que la parole des autres, ça peut être extrêmement nocif, et que ça peut être aussi quelque chose d'extraordinaire. Ça peut vous donner bonne mine d'un coup. Ce n'est pas inintéressant ce que je dis : quand on parle analyse, de psychanalyse (ça aussi, il me semble qu'on en parle à tort et à travers) quand on parle de psychanalyse, il s'agit quand même de quelque chose de l'ordre de la parole. Il me semble que dans un certain U.E.R., je ne sais pas lequel, quelqu'un disait qu'il y a un séminaire (cela s'appelle comme ça) où on étudie : « Champ et fonction du langage et de la parole »... un texte de Lacan, dans son 1^{er} rapport de Rome, en 1953.

Par contre, si c'est pas de la Pentecôte, et si c'est plutôt de l'ordre de la Tour de Babel, ça ne fait pas le même effet. On m'a raconté qu'à La Borde (c'est des « on dit ») il y a un schizophrène (il y en a certainement ici qui le connaissent) qui parle plein de langues, quand on lui parle en français, il répond en italien, ou avec un petit bout de russe, c'est pas une vraie langue, c'est un mélange de langues : d'espagnol, d'anglais, d'allemand et de russe. Ça fait vraiment quelque chose : une Tour de Babel, vue d'avion, de loin ; ça fait un bruit. On peut dire qu'il ya une sorte d'éclatement de quelque chose, mais de quoi ? On peut dire « ah ! ben oui, c'est un schizophrène, c'est la *Spaltung*, c'est la dissociation », mais dissociation de quoi ? « C'est de la schizophrénie », oui, mais ça explique quoi ? En prenant les dernières formulations de Lacan, on peut dire qu'il y a quelque chose qui se passe au niveau de « *lalangue* » en un seul mot. Je crois que c'est très important cliniquement d'introduire cette notion linguistique du terme. Ce n'est pas au niveau de quelque chose qui serait avant, c'est toujours « para » ou pendant, c'est sur quoi ça peut exister la langue. On peut définir *lalangue* approximativement, (je n'y ai pas bien réfléchi, ça ne fait rien, vous y réfléchirez, même si je dis des bêtises, ça n'a aucune importance) comme une surface où ça se dépose. En première approximation, on peut dire au niveau d'une surface où il y a un dépôt de signifiant pur. J'ai ajouté « pur » pour ne pas faire d'ambiguïté, je précise bien, parce qu'une fois un de mes chers amis, dans un discours, avait employé le mot « signifiant » et il m'avait semblé, qu'il y avait une ambiguïté, là, qui confondait (horreur !) signifiant et signifiante. Il est bien évident que le signifiant n'a aucune signifiante. C'est quelque chose qui est tout à fait en dehors de cette opération, disons, syntaxique d'une part, et de cette opération de récupération (pas forcément au sens péjoratif) de récupération dans toute une mécanique de signification.

C'est pour situer ce qui est en question dans le « ça se dépose » ; il y a quelque chose qui se dépose, de l'ordre du signifiant, et c'est peut-être ça, cette surface là, que Lacan veut désigner en prenant ce terme, tout à fait en dehors, des conventions linguistiques, de « *lalangue* ». Tout ça pour essayer d'explicitier ce que je voulais dire, en introduction des rapports du corps avec le réel.

Tout ça, vous allez dire, c'est des lacanneries ; ça ne fait rien parce que Lacan, à mon avis, c'est très important d'essayer d'y comprendre quelque chose, c'est très utile, en tous les cas. À mon avis, c'est celui des psychanalystes qui écrit le plus simplement ; parce que c'est au plus près du réel.

Alors, pour reprendre le problème des rapports du corps avec le réel (encore du Lacan certainement !) il me semble qu'il disait, Lacan, dans son discours de Rome 3^{ème} manière (l'année dernière) que le réel, qu'est-ce qu'il fait avec le corps ? il disait : « il y fait sa jouissance », mais il y fait sa jouissance, en même temps il n'y a pas possibilité de jouissance sans objet il y fait sa jouissance de l'objet. (Si cela en restait là, eh bien, on ne pourrait pas en parler ; la parole, qu'est-ce qu'elle fait là-dedans ? Il me semble que la parole, elle n'y est pas tout de suite). « Il y fait sa jouissance de l'objet au niveau du corps ». Et *lalangue*, au sens de surface dépôt, *lalangue*, pour reprendre ce terme extraordinaire de Lacan, la civilité ? cette jouissance.

On pourrait dire qu'il indique là une sorte d'articulation entre signifiant pur qui se dépose, et puis le lieu d'une jouissance. Et la parole. Et bien la parole, c'est simplement ce qui donne accès à tout ça. Ça me semble une définition très précise parce qu'elle fait intervenir beaucoup de concepts : le corps, (en tant que « y », en tant que lieu, le réel qui « y » fait sa jouissance) la jouissance liée au « faire » comme s'il y avait une production. *Lalangue*, la parole et puis une autre notion aussi importante que « y », l'accès : la parole qui donne accès à *lalangue*.

Ça n'est que... (comment est-ce qu'on pourrait appeler ça ? Ça ferait un peu monumental de dire : frontispice) une sorte d'inscription qu'il faut prendre comme telle et sur laquelle il me semble qu'il faudra revenir. Ça me semblerait important de définir, justement, le corps comme un lieu.

On pourrait définir aussi une espèce de surface, une surface d'inscription, où le réel fait trace, seul accès à la présence de l'Être. Ça s'inscrit, une surface d'inscription, mais sur quoi ? Ça s'inscrit dans ou sur une surface d'inscription, et c'est ce que Lacan a défini comme le symbolique.

Cette inscription-là sur le symbolique, on peut la définir de la façon la plus économique, le symptôme. On ne peut parler du corps sans parler de *lalangue*, sans parler de la jouissance, sans parler de la parole et surtout sans parler d'une surface, et là on rejoint Freud qui après beaucoup d'hésitations disait qu'il faudrait trouver (il ne le disait pas, pas comme ça, enfin ça ne fait rien) il faudrait trouver une topologie, c'est-à-dire une sorte de mise en configuration, non pas de volume, mais de surface. Par exemple, quand il parle de soi, il parle d'une surface. Déjà bien avant toutes ses élaborations, dans un texte qu'il n'avait pas osé faire paraître tout de suite, qu'on appelait l'*Entwurf*, le « projet pour une psychologie », écrit en 1895, il parlait d'une surface d'inscription. Qu'est-ce qui s'inscrivait là, c'est ce qu'il appelait les *Wahrnehmungszeichen* qu'on peut traduire par : les signes de perception. Ils s'inscrivaient là ; ils se déposaient là, en tant que signifiants.

Je vous rappelle simplement le 1^{er} système psychologique qu'il décrivait en 1895, il dit

que c'est dans les 2 premières strates que tout s'inscrit. C'est d'autant plus important à relever que c'est à ce niveau-là que va s'inscrire le destin de la psychose. C'est à ce niveau-là d'un défaut d'inscription, que va se déterminer tout le trouble qui va suivre. D'une autre façon, on peut dire, la *Verwerfung*, terme que Lacan reprend de Freud et qu'il traduit par forclusion, on peut dire que la forclusion, c'est quelque chose qu'on peut induire comme étant du non inscrit, ça ne s'inscrit pas. On peut dire aussi que c'est le contraire d'une affirmation, une *un-bejahung*. *Un-bejahung*, non-inscription, ça a à peu près le même sens ; dire que c'est dans ces 2 premières zones d'inscription qu'il se passe quelque chose qui va être déterminant pour la psychose, à quoi ça correspond ? Est-ce que c'est du baratin ? Ou est-ce qu'il y a quelque chose qui correspond à du concret, à ce qui se passe dans une rencontre clinique, ou pas clinique ? Il semble que c'est en question, d'une façon primordiale, quand on parle du corps.

Pour un tel problème, extraordinairement complexe, et qui est loin d'être résolu, on pourrait dire qu'il y a des points d'entrée provisoires multiples. Là, je vous ai simplement indiqué une voie peut-être un peu complexe, je m'en excuse. Il y a d'autres voies peut-être plus faciles, mais le plus facile est souvent bien plus compliqué, quand on parle du corps. Si on n'était pas intoxiqué, par certaines formes de pensée, qui fonctionnent sans arrêt quoiqu'on en dise... (il y a des millénaires qu'on est formé comme ça !) c'est-à-dire par une pensée qu'on pourrait appeler une pensée imageante, si on n'avait pas cette illusion de croire que le corps, ça se voit, et que c'est dans ce voir qu'il réside, peut-être que ce serait bien plus simple.

Vous pouvez vous référer à toute la phénoménologie, par exemple à la « Phénoménologie de la perception » de Merleau-Ponty, ou à des chapitres très vivants de Sartre dans l'Être et le Néant, (pourquoi pas ? C'est agréable à lire quand on a le temps...) ou encore au *Visible et l'Invisible* de Merleau-Ponty. Cette importance même de la vision rentre dans une tradition disons philosophique. Je ne suis pas tellement apte à en parler mais on peut indiquer cette sorte de parti pris du visuel dans toute élaboration philosophique; quand on dit par exemple : « tu as compris, c'est clair ? » Il vaut mieux répondre : « j'y pige rien », c'est plus près du réel. Mais quand on dit : « ça y est, j'ai tout pigé, c'est clair, c'est formidable ! » il vaut mieux repasser 8 jours après... à moins que ce ne soit l'entrée dans un processus paranoïaque... le paranoïaque, lui, pige tout d'un coup. Même un philosophe très bien, très utile, qui s'appelle Heidegger glisse vers ce parti pris du visuel. La meilleure critique dont je me souviens c'est celle que fait un auteur éminemment psychiatrique – le plus grand auteur presque – Maurice Blanchot ; il fait une critique remarquable dans *l'Entretien infini*, de cette catégorie du visuel (en étant que parti pris, tout au moins dans la philosophie occidentale).

Une autre parenthèse, à propos de tous ces préjugés, quand on est là, tranquille, tout seul ou avec du monde, par exemple ici même, il vaut mieux ne pas être trop obsessionnel; c'est une catégorie importante, parce qu'une des facettes les plus importantes de l'obsessionnel, c'est le souci constant qu'il a de se dire : « Mais quelle

image l'autre se fait-il de moi-même ? » Et si on ne pense qu'à ça (il y a beaucoup d'obsessionnels, surtout chez les intellectuels et chez les psychanalystes... C'est extraordinaire... Freud lui-même. Ce sont des gens qui s'acharnent, mais ce sont des gens qui souffrent beaucoup « quelle image l'autre a-t-il de moi, si je fais une gueule comme ça ? » alors pendant qu'on pense à ça, on est loin du réel. Qu'est-ce que c'est que le corps ? Ce n'est pas l'image, même dans un groupe. Si on veut réduire, non pas une forme de réduction phénoménologique, mais une autre forme de réduction que j'aurais tendance à appeler *époké* schizophrénique (c'est tout à fait autre chose que la réduction phénoménologique) si on applique la réduction schizophrénique, ça ne mène pas forcément à des catastrophes ; ça peut faire poser des questions approximatives : « mais qu'est-ce qu'on fout là ? Qu'est-ce que je fais là ? On peut être péjoratif, qu'est-ce que je fais là ? l'imbécile ? le guignol ? le vampire ? » Ça peut virer très vite à la paranoïa.

De la même façon : « Mais, qu'est-ce que c'est que le corps ? » Il me semble que ce n'est pas une image, ce n'est même pas une surface, à ce niveau pratique du corps, seul ou en groupe; il me semble que c'est simplement une limite. Autrement dit, je n'ai pas les pieds à côté de mes pompes. Quand on dit « il a les pieds à côté de ses pompes », ça veut dire qu'il est un peu dans le cirage, dépersonnalisé. Mais si on dit : « il tient debout », ça définit quelque chose de l'ordre d'une délimitation. Il me semble que le corps, ça se réduit – ce n'est pas très poétique – ça se réduit à une certaine forme de délimitation de limite. C'est pas sorcier de trouver ça. Essayez de faire le vide du parti pris du visuel. Cela me fait penser à une réflexion pratique. Il me semble qu'il n'y a pas de théorie pure, ça ne veut rien dire. N'importe quelle pratique, c'est de la théorie, même de tourner son café avec une cuillère, c'est déjà une théorie qui ne va pas de soi, c'est quelque chose d'extraordinaire comme complexité. Le fait de réfléchir par exemple, sur l'analyse de la psychose, sur la pratique, c'est forcément une théorie.

Ça me fait penser à quelqu'un qu'il faut (il ne faut rien du tout !) lire, à mon avis. Il s'agit de Gisela Pankow. Il faut la lire, la relire, la lire à l'envers, peut-être la lire en Allemand, elle dit « Non ! J'écris en Français ! » bien sûr, elle écrit en français, mais il y a des fois, où il aurait été préférable de laisser le texte en Allemand. Elle dit à peu près ceci : « quand dans une analyse, on en arrive à ce stade où il y a les limites du corps, eh bien ! la psychose est terminée ! ». On peut dire que le gros du chantier est terminé, après on passe à une autre étape. Ça c'était une autre façon simple d'aborder le problème. Quand c'est simple, il ne faut pas être naïf, c'est pas si simple... En effet, de quoi s'agit-il dans cette façon simple d'aborder le problème ?

Quand je parlais de délimitation, c'était peut-être une façon de développer le « y », le lieu, un lieu en tant que limité. Mais enfin qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ce lieu ? On peut penser là, à des auteurs vénérables, comme Mélanie Klein, Winnicott ou à un descendant de Mélanie Klein qui a écrit un livre que je trouve remarquable (il faut le lire dans tous les sens, il ne faut pas le lire comme ça, à la queue-leu-leu), c'est Resnick, Salomon Resnick. Son livre, c'est *Personne et Psychose*. Tous ces gens-là, ils parlent de

quelque chose qui a été mis en valeur, surtout par Winnicott, c'est qu'il y a une construction du corps ; Mélanie Klein appelle ça, l'intégration. Je vous rappelle les 3 phases essentielles de cette construction du corps : l'intégration, la personnalisation et la réalisation. D'après ces auteurs, la personnalisation, c'est quelque chose qui répond, disons, à la 1^{ère} aperception de l'unité du corps de la personne. Resnick parle de ça, en faisant référence à un petit article simple de Heidegger « Habiter-construire-penser ». On peut dire que la personnalisation, c'est habiter son corps comme lieu vivable, qui ne soit pas comme une passoire, mais qui soit délimité. Il semble que cette phase-là, on peut l'articuler avec ce que décrit Lacan depuis 40 ans, au moins depuis 1936 (c'est au congrès de Marienbad qu'il avait parlé pour la 1^{er} fois de stade du miroir, ça correspond à l'assomption – et ça, ce n'est pas dit de cette façon-là chez Mélanie Klein – ça correspond à l'assomption de l'imaginaire. Vous avez lu certainement le stade du miroir. L'assomption de l'imaginaire, on peut dire que c'est l'entrée, c'est la condamnation – on est obligé de passer par là – l'aliénation la plus massive qui soit et qui est méconnue ; qu'est-ce que ça veut dire ? C'est méconnu dans le fait que pour la première fois, l'enfant a une anticipation de sa propre unité ; il suffit de faire une réduction, schizophrénique ou pas, pour voir vraiment ce que c'est ; il faut quand même passer par là pour y croire... Se regarder devant la glace, et puis en être joyeux, en gesticuler de jubilation et puis dire : c'est moi ! L'image dans la glace, en plus, elle est un peu mal foutue, il y en a même qui se sont amusés à mesurer l'image, des esthéticiens, ils disent : « mais vous voyez bien, l'image du miroir, elle est 2 fois moins grande que la tête, faites les calculs... » En plus de ça, elle est dissymétrique, forcément, la gauche, la droite... et pourtant, on dit quand même, c'est moi ! peu importe... Même un simple reflet, même un simple coup d'œil : Ah ! C'est moi ! Qui croire ?

Par exemple, certains schizophrènes se regardent dans la glace et disent : c'est mon grand-père ! Ils ont peut-être raison. Dernièrement, il y a 2 ou 3 jours, je relisais une fiche de consultation : c'est une malade schizophrène, que je vois tous les 6 mois, 1/4 d'heure, elle a de petits traitements, de petits trucs, comme ça, ça va très bien, elle reste psychotique, mais elle fonctionne bien. C'est une paysanne qui toute seule élève 50 bêtes à cornes, 60 moutons, elle se débrouille, elle est sortie d'affaires, elle a des enfants, elle est mariée... comme on dit... Mais elle me raconte que c'était pas drôle, elle n'osait pas le dire ni à son mari, ni à sa mère... « Il y a 10 ans, pendant plusieurs jours, à table, je regardais mon mari, ma mère, mais ce n'était pas eux !... » Et puis il n'y a pas longtemps (ça fait rigoler les gens, ces médicaments!...Les conneries qu'on entend à la télé!...) elle avait 5 gouttes, 10 gouttes et 10 gouttes d'Halopéridol, et comme elle se sentait très bien, elle a diminué : 5 gouttes, 5 gouttes, 5 gouttes : « eh ! bien là, ça a été terrible, j'en ai repris tout de suite dix gouttes, parce que, quand j'ai été conduire mon cousin Jules à la gare, bon c'est lui qui conduisait la voiture, puis après c'est moi qui l'ai conduite, eh bien je le regardais, il n'avait plus d'yeux, c'étaient des trous ! J'ai rien dit, ça l'aurait affolé ; j'ai continué comme ça, et après c'est moi qui conduisais, eh bien ! tous les automobilistes

que je croisais, comme ça, n'avaient plus d'yeux, c'étaient des trous ! Je suis rentrée chez moi, j'ai vu mon mari et il avait des yeux. » Ça veut dire quoi ? Je me souviens, c'était avec Tosquelles, en 47-48, on allait chercher des malades dans la montagne... une fois, on avait fait le siège, le type il avait un fusil, c'était terrible ; on avait attendu toute une journée, et en fin de compte on avait parlé au type, et il avait accepté de discuter. « Et alors, c'était effrayant... Je regarde ma mère, cette salope, et à la place des yeux, elle avait mis des boutons de culotte ! » Ça m'a frappé. Et alors : qui c'est qui a raison ? « Tu vois bien qu'ils sont complètement fous ces types là ! Ils voient le grand-père, ils voient des trous à la place des yeux, ils voient des boutons de culotte », etc., etc. Et si un énergumène, psychanalyste, vient dire qu'il est dans la vérité, le type, de voir des boutons de culotte, c'est possible parce que c'est comme s'il échappait à quelque chose de l'ordre d'une aliénation, de l'aliénation par l'image. Bien sûr, c'est vécu d'une façon tragique ; ça doit correspondre, certainement, à des phases de dépersonnalisation, et c'est pas marrant d'être dépersonnalisé. Imaginez que vous rentrez chez vous, bien tranquillement et puis, on va se brosser les dents, parce qu'on est propre, et puis on voit... rien dans le miroir. Comme les vampires, rien, il me semble, les vampires, ils ne se voient pas ?... (Brosser des dents de vampire, ça doit être tout un travail!). Il y a de quoi avoir la trouille; vous pouvez lire, relire dans tous les sens l'article de Freud « *Unheimlichkeit* », l'inquiétante étrangeté, où il s'agit de l'angoisse ; l'angoisse c'est un phénomène qui se passe dans un lieu familier, et même, c'est tellement familier, que ça devient trop familier, et que le *Heimlich* il se transforme vite en *Unheimlich* ; alors, on se retourne, et qu'est-ce qu'on voit ? Un fauteuil Louis XV ! Mais il n'y était pas ! On peut rigoler, quand on a un peu d'humour ; mais quand on est tout seul, le soir... Ça fait drôle ! Or, des trucs comme ça, il y en a des centaines et des centaines tous les jours. Dans quel monde ça se trouve, tout ça ? Il me semble que ce qu'on décrit là, c'est quelque chose qui est d'un certain ordre, qu'on pourrait nommer : le présépécule, c'est-à-dire, ce qu'il y a avant le miroir ; mais ça n'avance pas à grand chose.

Je dis que ça n'avance pas à grand chose, parce qu'en même temps, c'est trop de choses. Pour développer, ça nécessiterait toute une autre série de ces conversations monologuées...

On va essayer une autre entrée, l'autre entrée, c'est, d'une part, une constatation qui a été faite par beaucoup, bien, thématifiée par Pankow en particulier, c'est qu'avec un psychotique, un vrai, c'est-à-dire un schizophrène très dissocié, ce qu'on appelle, par exemple en se référant à des classifications de Kretschmer : les *kernpsychosen*, les psychoses nucléaires, là où il y a de la dissociation, de la *Spaltung*, le seul accès qu'on puisse avoir, avec ce genre de psychotique, ce n'est pas du tout de dire : « allez raconte-nous, on est bons copains, raconte ton histoire, qu'est-ce qui t'es arrivé pour être dans cet état »... Il n'y a pas de temporalité, il n'y a pas, si vous voulez, d'historicité, il n'y a pas possibilité à ce niveau de psychose, d'organiser quelque chose de l'ordre de ce qu'a découvert Freud : que la temporalité de l'existence n'est certainement pas de l'ordre d'une simple

chronologie ; si vous voulez il n'y a pas que Chronos qui soit dans le coup ; mais pour reprendre des modalités que je ne connais pas bien, des modalités grecques, il y a *Aïon* qui est dans le coup, et puis aussi il y a ce à quoi on voudrait aboutir, il y a une sorte de recentrement, une sorte de prise de position, qu'on peut appeler *Kairos*. Dans la psychose, on n'est pas là; il n'y a pas de temporalité; et Freud avait trouvé que la vraie temporalité de l'inconscient, c'est ce qu'il a appelé le *Nachträglich*, l'après coup ; c'est-à-dire cette boucle rétroactive qui est l'armature de l'un des premiers graphes de Lacan, dans le sens rétroactif justement, pour bien marquer ce sens de temporalité : mais à ce niveau-là de la psychose il n'y a aucune temporalité. Cela ne veut pas dire que tout schizophrène qui se présente dans une rencontre, comme ça, n'a pas de temporalité. Je parle de la dissociation ; il peut y avoir des îlots d'existence, séparés par des champs de destruction. Le seul accès possible ne peut être que spatial. Pankow insiste beaucoup là-dessus en faisant référence, en particulier, à un auteur japonais qui s'appelle Kato et qui parle de l'aperception de l'espace dans la psychose ; il semble que, avant de travailler l'histoire, l'historicité, il faut d'abord travailler tout ce qui est détruit dans l'ordre spatial. On pourrait s'arrêter là, en disant : voilà, ça rejoint ce que je disais dans le premier chemin.

Avant la personnalisation, il y a ce que Winnicott et Mélanie Klein appellent l'intégration ; ce que Mélanie Klein a très bien décrit, de façon à mon avis, très importante pour la pratique, sous le terme de phase schizoparanoïde. Ce qu'on peut décrire aussi d'une autre façon en disant que c'est un monde fait non pas forcément de débris, parce que les débris ça suppose déjà, un petit peu une totalité, c'est un monde fait, c'est un terme de Jacques Schotte, vous le connaissez certainement, il était venu parler une fois, ici, (en bras de chemise), c'est un monde fait de bribes et morceaux. Qu'est-ce que c'est que des bribes ? Il faudrait demander ça aux littéraires ; des bribes, il paraît que c'est ce qui tombe par terre quand on nettoie la table, c'est des bribes ; ça fait une image : « bribes et morceaux ».

Avec le corps dissocié, je pense qu'il ne faut pas prendre à la lettre le mot morceau : je dis bien corps dissocié, à la différence (qui n'est pas faite souvent) et Pankow insiste, elle a raison, c'est capital, à la différence du corps morcelé. Dans la psychose schizophrénique, il s'agit du corps dissocié tandis que dans certaines autres formes de psychoses, par exemple la psychose hystérique qui n'est pas encore tellement bien vue en France, (on est souvent très en retard !) eh bien dans la psychose hystérique, ce n'est pas tellement la dissociation qui est en question mais bien plus le morcellement; on sait bien que dans des phénomènes de dépersonnalisation, même chez les gens normaux, il suffit d'avoir reçu une parole nocive pour en être abasourdi, et être un peu dans le cirage et oublier des trucs ; ça donne une sensation, un petit peu, d'étrangeté, et quand ça s'accroît un peu, ça fait un phénomène de dépersonnalisation, mais qui ne vous fait pas perdre de vue qu'il y a une unité.

C'est ça la distinction : corps dissocié, image du corps dissocié, et image du corps morcelé.

Alors les bribes et morceaux, c'est pour le corps dissocié (au lieu de morceaux, à mon avis il faudrait prendre un autre terme), ça se marque comment. Par le fait que chaque bribe et morceau, d'une part le psychotique, (il existe quand même et c'est le paradoxe), le psychotique traite cette bribe comme étant le corps entier. Remarquez, ça arrive, il n'y a pas besoin d'être psychotique; par exemple, on disait, quand ça se faisait, « Monsieur, donnez-moi la main de votre fille »... On ne voit pas le type qui va prendre le hachoir et couper la main... On peut dire qu'il y a une sorte de métaphore. Mais l'important c'est que ce débris, ce petit morceau, cette bribe c'est qu'il n'y a aucune relation dialectique avec l'ensemble des autres parties, autrement dit, c'est comme s'il y avait un éclatement avec perte de l'unité. Ça c'est ce que dit, mieux que ça, avec plein d'exemples, Pankow ; c'est une autre voie d'entrée qu'il faudrait essayer de présenter. Il semble que ce que j'ai essayé de vous raconter là, c'est simplement pour présenter le problème du corps, et l'articuler tout de suite avec la psychose.

L'autre voie d'entrée, c'est de dire : il y a quelque chose qui se passe là, qui est de l'ordre de l'espace. C'est compliqué, et en même temps, c'est comme ça, on n'y pense pas; et quand on y pense, on pense autre chose, tout à fait · à côté de la plaque. Il suffit de voir, par exemple, la mode des examens de santé, pour en revenir à la médecine; les examens de santé, ça se fait beaucoup, on est convoqué, ça ne coûte pas cher, on vous regarde tout, et si on veut on peut même dire : regardez-moi ça. Et le médecin va vous regarder ça, et puis on l'ajoute à la liste. Des fois, je reçois une lettre : M. Machin a subi un examen de santé, tel jour ; on m'envoie le résultat. On peut finasser, l'acide urique, l'urée, le cholestérol total, estérifié, le je ne sais pas quoi, les lipides, les triglycérides, on en rajoute tous les jours, on peut en passer sans arrêt des nouveaux. On peut passer tout au peigne fin. On pourrait dire que l'examen de santé idéal, ça serait la même chose que ce que font les inspecteurs et les policiers de « la lettre volée » qui vont dans l'appartement, ils passent tout au peigne fin, entre les rainures de planchers, ils cherchent des trucs, et puis on n'a rien trouvé, elle n'y est pas... Manque de pot, le type, huit jours après, meurt d'un coup, d'une tumeur cérébrale qui était complètement « muette », comme on dit. Et les Pompes funèbres on fait leur fête avec un examen de santé extraordinaire.

Or, il semble – ce n'est pas du tout pour attaquer l'examen de santé, parce que je trouve que quelqu'un qui a de la psychose, cela ne l'empêche pas d'avoir mal au pied, et ça peut jouer un rôle – moi, il me semble qu'il faut tout soigner, quand on voit quelqu'un. Un spécialiste de la tête, souvent on dit ça, un spécialiste de la tête, vous ne vous occupez pas de l'estomac ! Mais si, pourquoi pas ? C'est vrai que quand on a une digestion lourde, on a la tête lourde. Dans les rapports dialectiques interorganes, il y a un ensemble. Or, c'est de cet ensemble dont on doit tenir compte. Il est fait de quoi l'ensemble du corps ? On ne peut pas dire qu'il est fait d'images. Vous pouvez relire par exemple, *La naissance de la clinique*, de Foucault.

On peut dire que pour cet ensemble-là, il y a une illusion médico-visuelle et philosophique, visuelle par surcroît parce que tout le monde fait de la philosophie, de

croire qu'on peut en faire la totalité. Heureusement, ou malheureusement pour le repos de l'esprit, quelques mathématiciens en mal de débouchés, les mathématiques, maintenant c'est plutôt dangereux, surtout quand c'est au service de la physique et que ladite physique est au service de je ne sais quoi, et pour la biologie, c'est la même chose, quand on invente des bactéries résistantes, il faut arrêter les frais, sinon rapidement on n'a plus le temps d'en parler. Donc ils essaient de se recycler, pourquoi pas ? Les grands mathématiciens, et il y en a qui se recyclent m'a dit l'un d'eux avec qui j'ai eu l'occasion de parler, ils se recyclent dans la physiologie cellulaire ; heureusement parce que c'est peut-être eux, en fin de compte, qui vont trouver les histoires du cancer, des virus, parce que c'est une telle complication ce qui se passe au niveau cellulaire et non seulement cellulaire, au niveau de la membrane, la membrane de la cellule; on ne peut pas arriver à résoudre ça avec des miroirs et des trucs comme ça ; ce sont des équations à n dimensions qui sont en question par exemple, à partir d'une structure non-organique, qui répond à toute la philosophie scientifique du début du siècle (dans laquelle, justement, Freud a baigné) qui répond en particulier au principe de thermodynamique (l'ampleur que ça a pris et à juste titre), le second principe de thermodynamique de Boltzmann où on parle de l'entropie ! On s'aperçoit que toutes ces discussions sur la « pulsion de mort », « le Nirvâna », toutes ces histoires de Freud avaient à l'horizon, une réflexion à partir du second principe de thermodynamique de Boltzmann. Ça démontre quoi ? Eh bien ! Que le bon équilibre c'est vite fait ! Le bon équilibre suivant ce second principe, c'est de crever. On peut dire qu'on est en déséquilibre permanent. Si le bon équilibre, c'est de crever, cela demande réflexion, tout au moins qu'on ait le temps de réfléchir à la chose et pour avoir le temps de réfléchir à la chose, il vaut mieux prendre de biais le second principe de Boltzmann, il doit y avoir une autre astuce. C'est pour ça qu'il y a la thermodynamique généralisée ; on s'aperçoit maintenant que ça ne s'applique pas même aux choses non vivantes ; dans la physique d'une galaxie, par exemple, ça ne s'applique pas non plus. On en arrive maintenant à une notion, que certains physiciens ont appelée : les structures dissipatives, qui s'appliquent à des systèmes ouverts, avec des échanges de matière et d'énergie; structures dissipatives qui en poussant le raisonnement peuvent arriver à donner une certaine logique...

Par exemple, comment expliquer physiquement le système d'encodage génétique ? Il y a des règles structurales. Tout ça, peut sembler loin du corps. La cellule, elle n'est pas loin du corps; mais il me semble que c'est une déviation, si on veut parler de la psychose, de parler des cellules et des virus, et des ARN transporteurs et des trucs comme ça, même si on veut s'exciter l'imagination en pensant que les chromosomes sont en hélices comme une bande de Möbius... C'est bien gentil, mais ce n'est pas avec ça qu'on aura accès à ce qui semble le plus important, tout au moins quand on est dans une structure dissipative, c'est-à-dire quand on n'est pas crevé, quand on est dans un état d'équilibre très éloigné du point d'équilibre de Boltzmann : autrement dit qu'on peut vivre, tout en n'étant pas en catastrophe continue. Eh bien! Ce qui compte avec le psychotique, ou avec n'importe

quelle personne, c'est le niveau d'une certaine forme de rencontre. J'ai prononcé un gros mot, le mot rencontre ; en réalité, il faut plutôt l'écrire en grec □□□□□□□ pour éviter qu'il ne soit trop gros.

Pour pouvoir se rencontrer avec un psychotique on fait un tas d'histoire. Maintenant on a dépassé ça ! D'ailleurs les psychotiques ça n'existe pas, on le sait bien, l'antipsychiatrie et tout le bastringue... (Je ne développe pas ça, ça me fait battre le cœur, et puis je n'ai pas le temps). La rencontre avec le psychotique, ça ne se fait pas dans une logique de l'imaginaire. Ça se fait avec une autre logique. Quelle logique ? Il ne s'agit pas non plus de dire, pour essayer de finasser : « oh bien ! C'est la logique modale ! » Ce n'est pas ça du tout. C'est plus simple. Ça doit tenir compte d'une certaine qualité de l'espace, et en fin de compte c'est peut-être une des voies les plus précises d'approche de ce qui est le plus important à définir, peut-être le plus difficile, quand on parle du corps. Tout ça c'est très précaire, des tout petits bouts, tout ça ce sont des bribes et morceaux. Enfin je continue, pas pour boucler, mais pour indiquer quelque chose. Pour ceux qui veulent bien le lire, il y a une approche de cette logique, à mon avis très bien faite, dans un article de quelqu'un que vous connaissez, qui s'appelle Daniel Sibony ; cet article-là, déjà publié anonymement dans la revue de Lacan, est paru, revu et corrigé, dans « le Nom et le Corps » : ça s'appelle : « L'infini et la Castration ». Il semble, et Sibony le démontre très bien, que ce qui est en question dans cette logique du corps, c'est au moins quelque chose de l'ordre de la logique du *transfini* (ça fait bien de dire des choses pareilles !).

Je ne vais pas développer ça, mais ce qui est fondamental là-dedans, c'est cette notion : il existe un ordre infini. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'un ensemble ordinal, ça ne peut se nommer qu'en n'y étant pas, (je simplifie à outrance), c'est-à-dire que c'est en disant « non » à l'ensemble qu'on le nomme. Le non et le nom. C'est une première vue. Par exemple, il semble qu'on pourrait appliquer ça au problème, bien souligné par Winnicott, que je rappelais tout à l'heure, de la personnalisation. Quand est-ce qu'il y a personnalisation ? C'est quand on est capable de dire, (d'une façon aliénée, mais peu importe on est dedans) eh bien, ça y est ! Il y a une unité, et qu'on peut se nommer. À partir de quoi se nomme-t-on ? C'est ce qu'on peut reprocher un peu à Mélanie Klein (pas dans la pratique, là ça marche), mais dans sa théorie, c'est qu'elle ne résout pas le problème de la nomination, c'est-à-dire qu'elle écrase la dimension symbolique ; pour mieux me faire comprendre, pour mieux me comprendre aussi, je pourrais dire que, avant le stade du miroir, avant que le gosse n'ait six ou sept mois et qu'il ait, comme dit Lacan, qu'il ait une « maîtrise motrice » de son corps dans sa jubilation devant sa propre image, avant tout ça, il est quand même là, il est même plus que là, il est réellement très, très, branché sur tout ce qui se passe ; on peut dire qu'il a des radars extraordinaires, et que si ces radars ne fonctionnent plus, il crève, le gosse, parce qu'il est en dépendance vitale, c'est tout le problème des hypothèses de prématurations de Bolke et compagnie, qui ont été bien réarticulées par Lacan ; cette dépendance vitale fait qu'il est obligé de s'y brancher,

sur ce qui se passe, mais n'empêche qu'il n'est pas fini, il n'est même pas unitaire. Qu'est-ce que ça veut dire ? Il a quand même un corps. Un gosse, on ne peut quand même pas dire « il a deux mois, il n'a pas de corps, il n'est pas dans le Réel ». Il y est plus que n'importe qui, parce que s'il se débranche du réel, il crève.

C'est là qu'il est important de souligner que le gosse, il est – non pas dans l'imaginaire, puisque l'imaginaire ça ne sera qu'avec l'accession à sa propre image – il est non pas même dans le réel, il y a des filaments, des radars – mais il est dans le symbolique. Ça veut dire quoi ? Ici, on peut réciter (faire le perroquet !) ce que dit Lacan : « le grand Autre ». Mais le grand Autre, il était là bien avant sa naissance ! Il n'y a qu'à remonter les générations, on retrouverait tout ce qui s'est passé chez les grands-parents, qui se sont engueulés, mal mariés, tout ça, ça va faire une dette symbolique, le Surmoi, tout le bastringue... Il me semble intéressant de faire référence à une expérience faite par un vieux neurologue, il y a longtemps (pas du tout un psychanalyste, celui-là !) un neurologue lyonnais, André Thomas qui avait fait des expériences avec les tout petits, des gosses d'un jour, deux jours ou huit jours ; il s'était aperçu d'une façon expérimentale, encore une fois il s'était aperçu qu'un gosse de vingt-quatre heures, quelquefois, en tout cas avant huit jours, est capable de reconnaître son propre prénom, c'est-à-dire d'en reconnaître les sommets phonématiques ; s'il s'appelle Alexandre, peut-être qu'il reconnaîtra *a-é-andre*, à condition que ce soit dit dans le timbre de voix de sa mère ; il reconnaît tellement spécifiquement son prénom que la réaction est d'une violence telle qu'il faut tenir le petit gosse, parce que, à cet âge-là il y a une asynergie quand il entend ça, et que c'est de lui dont il s'agit, il se retourne, peut faire une sorte de spasme de torsion et tomber par terre (parce que, quand il tourne la tête, il ne faut pas croire qu'il n'y a que la tête qui tourne ; il ne tient pas en l'air, sauf dans les bras de la personne qui fait l'expérience...) Il ne faut pas lui dire « Alexandre » pour le plaisir !

Ce qui est en question c'est que, dès cette époque-là, il y a quand même un drôle d'ordinateur là-dedans ! Vous savez qu'il y a dix milliards de cellules dans le cerveau ; ça fait cent milliards de connexions. Même s'il n'y en a qu'un milliard qui fonctionne, ça fait déjà pas mal ; vous pouvez toujours construire un ordinateur d'un milliard de connexions ! Et de même que l'intérêt à cet âge-là c'est de bouffer, de même, si on ne prend pas de point de repère on va crever, on a tout intérêt à ce que les radars s'orientent vite : on veut m'appeler Alexandre, bon, je m'en fous. De quoi s'agit-il ? Eh bien ! À mon avis, il s'agit de ce que Lacan appelle l'objet « *a* ». La voix. Faites l'expérience inverse si on peut dire, essayez de vous souvenir de la voix de quelqu'un que vous avez beaucoup aimé et qui est mort, il y a plusieurs années : vous ne pourrez pas la reconstruire ; même si on vous donne un truc pour reconstruire, vous ne pourrez pas ; n'empêche que vous l'entendez et que vous n'êtes pas halluciné ; il y a quelque chose. Comme tout objet « *a* », dit Lacan, ce n'est pas spécularisable, au sens général du terme, il ne peut pas être imaginarisé, si l'on peut dire, ou imaginé, n'empêche qu'il y a quelque chose là, et puis que si vraiment ça a joué un rôle, ça déclenche un tas de réactions émotives et autres. Comme

dit Lacan l'objet « *a* », cause du désir, est le reste de toute une opération extraordinaire. Il semble qu'un des premiers objets « *a* », c'est la voix. Un autre objet de cette époque, du soi-disant paradis (qui est plutôt un enfer) des premiers mois, c'est le regard. Vous n'avez qu'à prendre les descriptions, par exemple, de Françoise Dolto, qui décrit très bien ça et de Spitz... tous les articles qui ont été rendus célèbres par Merleau-Ponty, dans la « structure du comportement », à partir de l'hospitalisme. Le regard... vous savez bien qu'un petit gosse, même bien plus tard, qui est en train de boire son lait, ou son café au lait, des fois il ne vous quitte pas des yeux ; on vous dit : il vous bouffe ! Pourquoi pas ? Ça joue également un rôle de repère. On peut dire que dans ce monde non imaginaire, il y a des repères ; comme on a un préjugé visualiste, on ne peut vraiment pas imaginer ça, et tant mieux, il ne faut surtout pas imaginer ; c'est pourquoi ça me semble important que des mathématiciens se mettent un peu de la partie, pour essayer de logifier tout ça. Ce qui est intéressant, c'est que, dans cette sorte d'espace, il y a du symbolique, on peut presque dire à l'état cru ; le petit gosse, il n'en n'est pas protégé, il n'a pas de couverture contre le symbolique, la couverture c'est l'imaginaire, ça tient chaud, l'imaginaire ; ça rend con aussi, mais c'est parfait, la connerie. On en a tous une quantité nécessaire, qu'il ne faut surtout pas trop racler, parce que ça protège drôlement ; il faut l'utiliser, et c'est tout. À cet âge là, le gosse, il n'est pas con ; il a à faire avec les radiations du symbolique, sans protection. On peut dire que le psychotique, il en est là et ce n'est pas par hasard si les objets privilégiés du psychotique sont le regard et la voix et que le problème des limites du corps est complètement catastrophé. Dans la psychose, tout ça est remis en question dans une projection imaginaire, une identification projective comme dit Mélanie Klein (ça, ce serait pour un autre chapitre), mais pour en finir, il faut se demander sur quel espace se trafiquent toutes ces histoires d'objets qui sont des objets de jouissance. Vous vous rappelez la phrase du début : le réel, il s'y jouit, il fait jouissance, il s'y fait jouissance, dans le corps ; il s'y fait jouissance dans le corps, et *lalangue* (ce dépôt de signifiants qui peut s'apparenter en première approximation à ce que Lacan appelle « le grand Autre » qui est là, en fonction, bien avant la naissance de l'individu) et *lalangue* civilise tout ça. Avant de parler, d'accéder à la parole dans cet espace, il faut quand même définir cet espace, définir de quel espace il s'agit quand on parle du corps non spéculaire.

Je pense que c'est une voie d'accès directe à un certain espace, là où il est question de psychose. Pour comprendre quelque chose à la psychose.

On peut terminer sur une note un peu plus poétique, bien qu'à mon avis très au centre de la question de la psychose, en me référant à un auteur qui s'appelle Erwin Strauss qui a écrit un livre sur le *Sens du Sens* (c'est très irritant, comme s'il y avait un sens du sens ! n'empêche qu'il dit des choses extraordinaires). Il dit que l'approche de là où ça a lieu, l'approche du « y » du « il y a », met en question quelque chose qu'on pourrait appeler une certaine forme de logique ; il parle d'un certain moment d'approche qu'il appelle le moment *pathique*. Le moment pathique, ce n'est pas à confondre avec la dimension pathétique, le moment pathique c'est ce qui permet d'accéder à un certain niveau de

rencontre, avec le psychotique par exemple, mais on peut extrapoler sur beaucoup d'autres cas ; je cite Erwin Strauss, par l'intermédiaire de quelqu'un qui parlait d'une chose capitale sur la psychose : Henri Maldiney. Ses livres, heureusement sont parus ces dernières années. Il a écrit d'abord une petite plaquette, puis des articles sont sortis, un peu partout, en particulier dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* ; sa petite plaquette sur Francis Ponge est extraordinaire. Or quand il parle d'Erwin Strauss, il donne des exemples en rapport avec des témoignages de Paul Klee, de Cézanne, de Van Gogh et d'autres pour essayer de définir un lieu, non pas de création – parce que la création suppose quelque chose de déjà un peu usiné – mais un lieu de *poiésis*, ce qu'on peut appeler le lieu d'une certaine forme d'émergence bien que ce mot soit dangereux (ça fait parfois un peu mysticoïde, émergence).

Or, c'est ce lieu-là (à mon avis le moins exploré) qui est le plus important dans la rencontre avec le psychotique. Quelle est la logique de ce lieu ? On peut dire que c'est la logique du transfini qui est en question. On comprend bien que son accès soit barré surtout dans la société d'hyperconsommation dans laquelle on se trouve, où on a des gadgets de toutes sortes pour éviter, justement, d'y accéder, à ce lieu de la rencontre. Là, il faut utiliser un gros mot pour pouvoir y accéder il faudrait être assez au clair avec son désir. Ce qui implique quoi ? D'avoir fait des exercices, et d'être doué ou pas, à propos de la castration. L'accès au désir et à ce lieu de *poiésis*, ça ne passe que par cette opération logique de la castration, c'est pour ça que je faisais référence à cet article de Sibony sur l'infini et la castration.

Il me semble que la prochaine fois, pour me donner des idées, je pourrais repartir du « y », de ce lieu qui est un certain lieu du corps ; ça me semble tellement important que j'ose à peine le dire, parce que ce qui est le plus méconnu, chez beaucoup de psychiatres, chez la majorité des psychanalystes, c'est cette dimension-là du lieu du corps... J'avais écrit il y a un certain temps, pour un congrès quelconque, un article qui s'appelait « le corps dans la phénoménologie de la sphère dépressive » ; la sphère dépressive, souvent, ce qu'on en dit c'est du baratin ; il me semble que c'est grave de négliger cet aspect là ; c'est à partir de là qu'on pourrait partir une prochaine fois.